

teheuse est assez belle et assez riche pour éveiller des ambitions qui pourraient être moins scrupuleuses que la mienne. . . . Quant à moi, si vous savez que je suis un sceptique, vous savez aussi que je suis un homme d'honneur. . . ., c'est quelque chose.

—Un homme d'honneur, Monsieur, un homme d'honneur. . . ., a murmuré l'évêque avec un peu d'humeur et d'hésitation, mon Dieu ! je le crois. . . .

—Non, vous en êtes certain, Monseigneur, ai-je repris vivement, car, permettez-moi de vous le rappeler, si j'avais eu moins de loyauté, je serais aujourd'hui le fiancé de mademoiselle Aliette.

Il s'est redressé sur son fauteuil avec dignité, et a dit simplement :

—C'est vrai.

Il m'a regardé ensuite jusqu'au fond des yeux pendant quelques secondes.

—Eh bien ! Monsieur, sur cet honneur dont vous êtes si fier, oseriez-vous m'affirmer que les croyances de ma nièce ne souffriraient par votre fait aucune altération, que vos habitudes de langage, vos persiflages malveillants, ou même vos ironies involontaires, ne jetteraient pas dans cette jeune âme charmante la tristesse, le trouble. . . . et peut-être un jour le doute ? Croyez-vous qu'elle veuille s'exposer et que je veuille l'exposer moi-même à de pareils hasards ?

—Monseigneur, je vous répondrai nettement que je me regarderais comme un drôle si je ne respectais pas avec scrupule la croyance de ma femme. Jamais un mot de raillerie sur les choses religieuses n'est sorti de mes lèvres. Je suis un incroyant, je ne suis pas un impie. Jamais je n'ai insulté ni n'insulterai ce que j'ai adoré. Je comprends trop bien qu'on puisse perdre la foi, mais ce que je ne comprends pas, c'est qu'un homme qui, dans son enfance, s'est agenouillé devant la croix à côté de sa mère ne respecte pas à jamais dans cette croix son enfance et sa mère !

J'avais parlé avec quelque chaleur. Les yeux du prêtre se sont mouillés, et j'avoue que son émotion m'a un peu gagné.

—Allons ! Monsieur, m'a-t-il dit doucement, vous n'êtes pas si désespéré que vous le croyez. Ma chère Aliette est une de ces jeunes enthousiastes par qui Dieu fait quelquefois des miracles. . . .

—Monseigneur, quoi qu'il puisse m'en coûter, au moment où je sens votre cœur s'ouvrir pour moi, je vous dirai la vérité jusqu'au bout. . . ., je ne veux pas, je le répète, devoir mon bonheur à un mensonge. Je veux vous avouer que j'ai entendu tout à l'heure, malgré moi, quelques mots de votre conversation avec mademoiselle votre nièce : j'ai cru comprendre, et je comprends encore que l'espérance de me ramener à la foi, de me convertir enfin, serait le motif qui pourrait déterminer votre consentement à tous les deux. . . . Eh bien ! Monseigneur, je vous ai dit ce que vous n'auriez pas à craindre de moi ; je veux vous dire de même ce que vous n'avez pas à en espérer. Je sens que les croyances surnaturelles sont détruites en moi pour jamais, que les racines mêmes en ont péri. . . . qu'il n'y a pas enfin un rocher de la mer Rouge qui soit plus rebelle à toute végétation que mon âme à tout germe de foi.

—Puisque vous le pensez, Monsieur, a répondu l'évêque, il est honnête de le dire. . . . Mais Dieu a ses voies. Il s'est levé.

—Mon fils, a-t-il repris d'une voix grave, je vais finir par une parole que j'emprunte à un saint pape :—La

bénédictio d'un vieillard ne peut jamais faire de mal. . . .

Voulez-vous recevoir la mienne ?

Je me suis incliné profondément.

Il a tracé dans l'air des signes mystiques. Je l'ai salué de nouveau et je me suis retiré.

Il m'a rappelé comme j'allais sortir :

—Monsieur de Vaudricourt, ne vous en allez pas. Veuillez nous attendre au jardin.

.....

Ici se termine ce journal avec la crise particulière de ma vie qui m'en avait suggéré la fantaisie. Mademoiselle de Courteheuse, avec l'agrément de sa famille, veut bien m'accorder sa main. Je la reçois avec une profonde reconnaissance et je ferai tout mon possible pour que ma femme soit une femme heureuse, comme elle est une femme aimée, honorée et charmante.

RÉCIT.

Le journal du vicomte Bernard n'était pas terminé, comme il le supposait. Il n'était que suspendu. M. de Vaudricourt devait le reprendre un jour sous l'impression d'une crise au moins égale à celle qui lui avait mis pour la première fois la plume à la main.

Un intervalle de plusieurs années sépare ces deux parties, ou, pour mieux dire, ces deux fragments du journal de Bernard. Nous remplissons de notre mieux cet intervalle à l'aide de quelques documents de famille et de nos souvenirs personnels.

Ce serait faire tort au vicomte de Vaudricourt que de prendre au pied de la lettre le portrait qu'il traçait de lui-même dans les pages qu'on vient de lire. Mais à travers les exagérations voulues et l'affectation visible du peintre, le lecteur aura suffisamment dé mêlé la ressemblance. Il aura entrevu que le vicomte de Vaudricourt, à l'époque où il entra en relations avec la famille de Courteheuse, n'était pas uniquement l'espèce de fat et de gouaillieur à peine supportable pour lequel il se donne trop volontiers. Il fallait d'autres mérites pour expliquer le prestige qu'il exerça sur une personne du caractère de mademoiselle de Courteheuse. Nul doute que mademoiselle Aliette, en sa qualité de femme, et bien qu'appartenant à la plus pure élite de son sexe, n'eût été frappée des dehors brillants du vicomte, et attirée comme une autre par l'éclat et l'élégance de sa personnalité mondaine. Mais nul doute également que si ces qualités extérieures n'eussent été soutenues chez ce jeune homme par quelque fonds sérieux et rare, la curiosité première de la femme ne se fût vite tournée, chez mademoiselle de Courteheuse, en indifférence et en dédain. Elle avait d'abord été étonnée et intéressée par une simplicité de façons assez inattendue chez un pareil vainqueur. Car ce jeune et dangereux Bernard, plus que passablement impertinent en son particulier, portait dans le monde, par une sorte de coquetterie inconsciente, des allures et un langage très courtois et même modestes, avec cette souplesse aisée qui se plie à l'humeur de chacun, et cette douceur caressante qui plaît tant chez les forts. C'était de plus une intelligence cultivée qui n'était étrangère à rien, et dont toutes les facettes miroitaient très agréablement, quand cela lui convenait. Enfin on sentait en lui une âme fière, généreuse et loyale, ennemie jusqu'au scrupule de toutes choses obliques, une âme vraiment d'une qualité supérieure. Sauver une telle âme, la ramener à Dieu, c'était une tentation qui devait être très puissante sur l'esprit d'une jeune chrétienne